{BnF Gallica

Le Naturien : revendiquant l'indépendance absolue par le retour à la Nature (et non à l'état primitif) : paraît tous les [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

I. Le Naturien : revendiquant l'indépendance absolue par le retour à la Nature (et non à l'état primitif) : paraît tous les mois. 1898-03.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Prof. Gustave Lafrance

1re Année, N° 1. — Paraît tous les mois. — Le N° 10 centimes. — 1er MARS 1898

DÉPOT LÉGAL

Le Naturien

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS
5223
163

Le **Naturel** est l'effet vital fécondant l'**Univers**.

L'**Artificiel** est le chancre qui ronge l'homme, pestifère l'air, et dévaste la Terre.

Revendiquant l'indépendance *absolue* par le retour à la Nature
(et non à l'état primitif)

ADRESSER TOUTES COMMUNICATIONS
à l'Administration du *NATURIEN*, 14, rue des Ecouffes, PARIS

ABONNEMENTS :

France.	Trois mois	0f.75
	Six mois	1 50
	Un an	2 50
Extérieur.	Trois mois	1 »
	Six mois	2 »
	Un an	3 »

LA FRANCE A L'ETAT NATUREL

Il fait beau entendre parler de Civilisation, de bienfaits du Progrès, de découvertes de la Science, cependant que la misère grandit effroyablement, que l'assassinat et le suicide augmentent de fréquence; que l'anémie, la scrofule et le rachitisme s'étendent tous les jours davantage et que la laideur devient la règle presque générale.

D'aucuns déclarent que nous sommes en progrès sur nos devanciers.

Alors, quelle population de nabots, hideux, purulents, émaciés et difformes devaient être nos ancêtres et, si la misère était plus grande à leurs époques et les suicides plus nombreux, qui diable a pu nous procréer?

Voilà à quelle interrogation on aboutit lorsque l'on s'en rapporte aux déclarations des économistes officiels de nos jours.

Fort heureusement, que, par l'observation personnelle, appuyée si l'on veut par celle des maîtres géologues, géographes et naturalistes, il est facile de constater l'admirable conformation de la Terre et la richesse de ses produits, ce qui réduit à néant la version biblique et gouvernementale de la *misère fatale*, version qui a si bien servi religions et Etats dans leurs desseins d'asservissement des masses.

Et, par le simple examen de la composition du sol de chaque pays et de sa production *purement naturelle* relativement au chiffre de sa population, on fait cette découverte inattendue : que, dans tous les pays *civilisés*, les conditions matérielles d'existence de la masse sont *inférieures* sur tous les points, à ce qu'elles seraient si ces mêmes pays *étaient demeurés à l'état naturel*.

Dans l'impossibilité de faire ici la description de tous les pays du globe, qui selon leur latitude et leur disposition topographique, offrent dans leur variété, des richesses équivalentes, force est de se borner à la seule description de notre région.

Elle sera en quelque sorte, à part la différence obligée dans l'ordre botanique et zoologique, celle des conditions économiques naturelles de tous les pays.

A l'état naturel, le sol de la France possédait une couche d'humus d'une richesse inconnue aux terres les mieux fumées de nos jours. Cette couche d'humus était l'œuvre des végétaux géants qui les premiers parurent sur le globe et des forêts qui leur succédèrent. C'est par la chute annuelle des feuilles depuis des milliers d'années que s'est formé le terreau ou terre végétale qui donne naissance et substance à la petite végétation.

Chaque année, en effet, les feuilles sèches tombent en pluie serrée, noircissent, se décomposent et ajoutent à l'humus déjà établi.

Les plantes indigènes y acquiéraient un développement que l'on ne rencontre plus actuellement. Les annimaux qui broutaient ces plantes laissaient en retour sur place leurs déjections solides et liquides, ce qui contribuait à conserver l'économie du sol, et lorsqu'ils mouraient leurs détritus retournaient également à la terre.

Les plantes diverses qui y croissaient à l'état touffu entremêlaient leurs racines, *formant ainsi un épais réseau*, qui, aux jours de pluie, maintenait la terre détrempée, et l'empêchait de s'écouler avec les eaux.

C'est le désastre qui s'est précisément produit dès que la charrue éventra le réseau de racines protecteur en mettant à nu la terre, dont la matière friable délayée plusieurs fois par an par les ondées, la fonte des neiges, se liquéfie et, comme *tous les terrains sont en pente* s'écoule au ruisseau, à la rivière et au fleuve qui la jette à la mer.

La terre végétale primitive a disparu depuis longtemps déjà des pays où se pratique le labour.

Les forêts qui couvraient alors la presque totalité du territoire, s'élevaient sur les plus grandes hauteurs, jusqu'à 5.000 et 6,000 pieds d'altitude. Les pins noueux, les pins droits, sapins et mélèzes, qui sont les essences de ces régions présentaient une solide barrière aux neiges qui s'effondrent des sommets, *s'opposant ainsi à la formation des avalanches*.

Plus bas croissaient les chênes, les érables, les hêtres, les châtaigniers, les tilleuls, les frênes, les peupliers qui, recevant l'eau des pluies sur leur feuillage, ne la laissaient égoutter que lentement sur leurs ramures et leurs troncs pour aller imbiber la mousse et la terre et s'écouler par infiltration en formant les sources et cours d'eau. Ils préservaient ainsi du trop rapide afflux des eaux et de l'inondation. Les forêts étaient également pour les animaux et la petite végétation, un abri puissant contre les ardeurs du soleil *et contre la bise, la grêle et l'ouragan*.

D'autre part, on sait que les arbres absorbent pendant le jour la chaleur de l'atmosphère, pour la lui restituer au coucher du soleil, tempérant de la sorte, la fraîcheur nocturne; et, point capital, ils sont les producteurs de l'oxygène que nous respirons.

Ils sont donc indispensables au bon état de la terre, de l'homme et des animaux.

Sous le couvert des bois, la végétation ni les êtres n'avaient à redouter la *sécheresse* ou les *grands froids*, pas plus que les changements brusques de température. On voit déjà que dans ces conditions nombre de calamités devaient être inconnues.

La petite végétation, à l'abri des mouvements atmosphériques, croissait sur un sol d'humus séculaire si riche en azote et phosphate qu'aucun agriculteur de nos jours n'a pu en établir de semblable. A l'époque de la maturité, indépendamment des plantes qui avaient été consommées soit par les hommes, soit par les animaux, il s'en trouvait toujours, dans l'immense quantité, qui, épargnées, montaient en graines. De ces graines picorées par les oiseaux divers, il en tombait suffisamment sur le sol pour servir au réensemencement de l'année suivante; et, la graine de n'importe quelle plante enfouie dans les brindilles de végétation passe facilement l'hiver dans sa gaine pour éclore au printemps.

Les animaux, amplement nourris par la luxuriante production de l'été, trouvaient encore en hiver la récolte des arbres : glands, fênes, châtaignes, pommes de pins, sans parler de l'abondante quantité d'herbes fourragères séchées sur pied (ce qui évite la fermentation résultant de l'emmagasinage en greniers et en granges), et ils savaient *instinctivement* les découvrir sous la neige préservatrice qui parfois les recouvrait.

Les fourrés, halliers et terriers, leur étaient des abris, autrement chauds et hygiéniques que les écuries, cabanes et étables, où se produit l'épizootie.

Et pour donner une idée de l'abondance des produits végétaux et animaux, aux époques où nombre de montagnes et collines n'avaient été stérilisées par le déboisement, où le territoire n'était occupé par les cités et l'immense réseau des voies ferrées et des routes nationales et autres, que l'on se représente les 53.000.000 d'hectares de la France [1], couverts de forêts entrecoupées de clairières où croissaient les 800 sortes de plantes originaires : légumineuses, fourragères, tinctoriales et médicinales, représentant la végétation spontanée, c'est-à-dire se produisant *sans culture* sur notre sol.

Voici les principales plantes à feuilles, racines et graines, comestibles pour l'homme et les animaux ; les arbres et arbustes, à baies et à fruits :

LÉGUMINEUSES	ARBRES et ARBUSTES	FOURRAGÈRES
Pois	Chêne	Brome des prés
Lentille	Hêtre	Orge
Artichaut	Bouleau	Avoine
Panais	Erable	Fétuque
Salsifis	Frêne	Millet
Truffe	Tilleul	Trèfle
Gesse	Peuplier	Luzerne
Chou	Pin	Sainfoin
Laitue	Sapin	Vesce
Cresson	Mélèze	Sauge
Pissenlit	Orme	Civette
Chicorée	Acacia	Menthe
Angélique	Sorbier	Chardon
Céleri	Noyer	Lin
Epinard	Châtaignier	Ortie
Poireau	Noisetier	Thym
Oignon	Merisier	Serpolet
Ail	Groseillier	Liseron
Cerfeuil	Prunellier	Scammonée
Estragon	Cornouillier	Betterave
Moutarde	Etc.	Mauve
Genièvre		Pervenche
Myrte		
Fraisier		
Etc.		

A ajouter le miel des abeilles, sucre naturel parfumé et délicieux que l'on trouve partout en abondance.

Les animaux comestibles ; mammifères, volatiles et poissons divers représentant 50 sortes constituées pour vivre sur notre sol *sans aucun soin d'élevage*.

En voici la nomenclature par espèces :

MAMMIFÈRES	VOLATILES	POISSONS
Cheval	Coq de bruyères	Brochet
Vache	Gélinotte	Carpe
Mouton	Outarde	Truite
Sanglier	Coq commun	Perche
Ours	Oie	Gardon
Cerf	Canard	Barbillon

1. Les 874.700 hectares de la Corse compris, ou à retrancher.

MAMMIFÈRES	VOLATILES	POISSONS
Daim	Sarcelle	Brème
Chevreuil	Poule d'eau	Tanche
Chamois	Pigeon	Anguille
Chèvre	Tourterelle	Goujon
Lièvre	Perdrix	Chabot
Lapin	Caille	Ablette
Ecureuil	Grive	Ecrevisse
Loir	Merle	Etc.
	Bécasse	
	Bécassine	
	Vanneau	
	Alouette	
	Geai	
	Pic vert	
	Bec-figues	
	Ortolan	
	Etc.	

On peut constater que la production alimentaire *purement naturelle* de la France est suffisamment variée, et en prenant même le chiffre actuel de sa population (38.000.000 d'habitants) divisé par celui de sa superficie (53.000.000 d'hectares), le calcul attribuerait à chaque individu : homme, femme, enfant, vieillard, la production de près de 15.000 mètres carrés (1 hectare et demi).

Actuellement la France ne compte plus que 48.000.000 d'hectares de terrains fertiles, ce qui établit néanmoins 12.000 à 12.500 mètres carrés par tête.

Or, 12.500 mètres donneraient en végétaux divers, l'alimentation à une quantité d'animaux, bétail et gibier, représentant un rendement de 800 à 1.000 kilogs de viande par an, et cela sans préjudice des plantes et fruits nécessaires à l'homme [1].

C'est là la part dévolue à chaque individu, et l'on conviendra qu'elle satisferait facilement trois hommes de constitution ordinaire.

Si l'on envisage que tout enfant ou vieillard dont les besoins sont moindres, bénéficie d'une part égale, le chiffre se porte à six pour un. Et en ajoutant la production des côtes maritimes à celle de la terre, on peut, sans crainte d'exagération, affirmer que les produits purement naturels de la France nourriraient 150.000.000 d'habitants de tout âge.

De toutes les hauteurs, montagnes et collines couvertes d'arbres, s'échappaient des milliers de sources aujourd'hui taries et qui alimentaient d'innombrables ruisseaux ; des cavernes nombreuses s'y trouvaient creusées naturellement, offrant un abri à *température constante*, condition salutaire que l'on ne retrouve dans aucune habitation artificiellement éditiée.

Le granit, le marbre ou le grès, le sable et l'argile, se rencontrent de toutes parts avec le bois pour la bâtisse ; les cuirs, les laines et le lin pour la confection du linge, des vêtements et des chaussures.

. . . . . .

A l'état « *civilisé* », 90.000 individus, tous les ans, meurent littéralement de misère en France; 400.000 vagabondent, et 28.000 maigrissent toute leur vie.

Alors !...

Alors, c'est fini de geindre et de se lamenter, ô philanthropes pleurards, et vous censeurs et moralistes amers, et vous âmes sensibles et accablées !

En voilà assez de vos sempiternelles doléances autant stériles que complices ; assez de vos indignations incongrues ; assez de vos tirades larmoyantes et de vos grands gestes désolés.

Vous voici en face d'une situation, reconnue par votre consacrée science : *Il n'y a point de misère fatale*, et la nature assure *d'elle-même*, l'abondance à chacun.

Vous l'ignoriez, c'est possible, eh bien ! donnez-vous la peine de vous renseigner ; et vous bénéficierez au moins devant l'opinion future, de la circonstance atténuante du non-savoir.

Mais faites vite, car déjà vous n'avez à choisir qu'entre deux qualificatifs : ou celui d'*ignares*, ou celui de *sauteurs*.

Optez !

Ou vous voulez la civilisation, son artificiel et ses effets corrupteurs, ou vous voulez la paix !

Si c'est la civilisation : avec sa hiérarchie, ses intérêts, ses divisions, ses luttes, ses labeurs imposés et ses industries, il faut l'accepter avec les haines, les révoltes et les dépravations qu'elle détermine... et vous taire !

Si c'est la Paix, il faut que la terre et sa production redeviennent le patrimoine commun, donnant satisfaction aux instincts naturels, qui sont les simples et normales impulsions de nos besoins.

1. Il ne s'agit nullement de la répartition du territoire entre les habitants. La statistique ci-dessus indique la somme de produits naturels que chaque individu aurait à sa disposition.

Mais que vous le vouliez ou non, votre décision est sans importance. Vous êtes le Passé, Passé d'erreurs pétries de mysticisme, de romantisme de sentimatalisme, et l'Avenir vous est fermé car il sera tout autre.

Il sera l'œuvre et le domaine de la génération actuelle, faite d'hommes neufs dont le positivisme éclairé ne s'alimente pas des promesses, *toujours pour demain*, d'une civilisation qui depuis bientôt quinze siècles nous opprime toujours davantage.

L'avenir, ce sera le réel, le tangible, le palpable ; ce sera la Sensation physique et intellectuelle de ce que nous donnera abondamment : de beau, de sain, de pur, la terre féconde recouverte de sa parure naturelle.

L'Avenir, ce sera la Liberté pour tous, la joie, l'amour pour tous ; ce sera avec la santé, la force et la beauté ; avec l'abondance, la sécurité, la cordialité, *la joie de vivre*.

Et ce paradis n'est pas lointain, il est là, nous pouvons en ouvrir la porte sur l'heure, tout de suite. C'est la terre, c'est la nature, la nature que nous avions prétendu *corriger*, ô pygmées ! Nous avons traversé la phase de présomption, et la leçon a été dure, car c'est nous qui avons reçu la correction.

E. Gravelle.

L'HOMME

La situation dans laquelle se débat actuellement l'Humanité, incite l'être humain à se préoccuper si, oui on non, il n'y aurait pas intérêt pour sa conservation physique et morale, à prendre une direction opposée à celle où il s'est engagé sous prétexte de Civilisation ; s'il ne serait pas plus sensé de suivre la direction qui le tiendrait constamment en rapport avec les lois de la Nature, au lieu des lois factices engendrées par les erreurs civilisatrices.

En entreprenant de tracer ces lignes, je ne me lancerai pas dans les ténèbres de la Métaphysique ; je ne ferai qu'effleurer cette science en ce qui a trait à l'ensemble des sensations de l'homme et aux lois de l'anthropologie.

J'examinerai la source de Vie qu'est la Nature, dont la matière d'abord éparse a, par la cohésion d'éléments divers, formé la Terre qui a donné naissance à l'immense quantité de plantes et d'animaux de différentes sortes. Tous ont paru sur la terre dans des couditions de liberté illimitée ; l'être humain y est particulièrement devenu intéressant.

La constitution de l'homme nous démontre que, pour qu'il subsiste dans l'état normal, il doit satisfaire ses besoins d'alimentation par les végétaux, et non par les minéraux, ainsi que, déjà, la science chimique se propose de le faire, quoique cette alimentation, extirpée directement des entrailles de la terre, soit des plus funestes au bon état de son organisme. La matière minérale, ceci est admis, fournit aux végétaux la partie substantielle propre à leur croissance et leur développement, mais les plantes seules peuvent l'absorber directement ; elles deviennent à leur tour la substance assimilable pour les animaux.

L'homme possède la vue, l'ouïe, la sensibilité et l'activité, grâce à des organes actionnés par une force musculaire déterminée par le sang ; et la faculté qu'il a de se mouvoir est la résultante du calorique que ses organes intérieurs peuvent développer.

A cet effet la Nature a mis tout en harmonie avec lui, et tout ce qui peut être utile à sa santé est à sa proximité.

Pour se tenir en cet état, devait-il chercher hors la production naturelle les conditions d'existence favorables à son passage dans la vie ?

Evidemment non. Tout s'accorde aujourd'hui à nous le prouver.

Gr. Fol. R 20
JoA 1415

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Né absolument libre, il se trouvait en situation de satisfaire, et sans aucune contrainte, chaque impulsion qui pouvait se déterminer en lui, et d'assurer ainsi le bon fonctionnement de sa constitution.

En passant de l'état naturel à la civilisation, ignorant du cancer « AUTOHRÉ », il était loin de prévoir ce qu'il en hériterait; et aussi longtemps qu'il a pu vivre en ne se livrant qu'aux occupations que nécessitaient ses principaux besoins et ses distractions, il n'a point eu à enregistrer dans sa race : des culs-de-jatte, des pieds-bots, des bossus, des tuberculeux, des idiots, etc., etc., sinon depuis longtemps l'Humanité aurait disparu, et il ne resterait en vie que les autres animaux qui, non domestiqués, se portent très bien quoiqu'ils ne possèdent d'autre science que l'instinct. Tandis qu'ignorant des vices de toutes sortes, il se laissait suborner par les religions, il ne tarda pas à donner prise au système autoritaire, et une fois entraîné dans l'engrenage, il s'y abandonna au nom de la Civilisation, œuvre des prépondérances religieuses. C'est ainsi qu'il abdiqua sa liberté si belle; qu'il riva ses volontés et ses énergies aux chaînes d'esclavage qu'il se forgea à partir de ce moment.

Ayant dévié de la vérité, il s'enfonça dans le mensonge. Naturel étant synonyme de vérité, et Artifice synonyme de fausseté, qui implique hypocrisie, lâcheté et mystification, cette déviation vers l'artificiel ne pouvait manquer de conduire l'humanité à un état des plus calamiteux.

S'imprégnant de civilisation, l'homme a fait abnégation de sa dignité qu'il a remplacée par l'avilissement; puis, progressivement courbé sous le fouet des religions, dépouillé peu à peu du bien-être naturel, il fut obligé, toujours *progressivement*, d'inventer, de perfectionner, d'innover, sous le joug autoritaire de soi-disant *besoins*, dont les propagateurs de miraculeux ne cessent de nous rebattre les oreilles. C'est ainsi que sur des montagnes de cadavres et dans des fleuves de sang (qu'aucun scientifique ne pense à regretter) a été édifiée la situation actuelle, situation désastreuse pour les miséreux qui endurent les souffrances atroces que l'on enregistre chaque jour.

Les usurpateurs qui ont perpétré ces crimes, et ceux qui aident à les consommer, ne pouvaient s'abstenir de faire valoir un motif; et, pour consolider le piédestal de la religion et de l'autorité, les soutiens de ces deux vampires n'ont rien trouvé de mieux que de falsifier l'histoire du Monde, et de représenter la Terre et l'Homme, mauvais par nature.

L'*éminent* docteur Lombroso n'a-t-il pas répété dernièrement que l'homme renfermait le crime dans sa peau?

Et cependant ces affirmations sont réduites à néant par les principes mêmes préconisés par les imposteurs de la Civilisation, puisque leurs doctrines enseignent que leur Dieu a fait l'homme à son image. Ensuite ils ont dit que cet être ne pouvait vivre en bonne intelligence avec ses semblables, s'il n'était soumis à une influence mystérieuse, et régi par une organisation et une soumission au travail forcé. Ils ont affirmé également que leur Dieu avait ordonné que l'homme mangerait son pain à la sueur de son front.

Impostures sur impostures, l'homme ayant à son origine l'espace nécessaire pour ce dont il avait besoin; ne pouvant être corrompu puisqu'à cette époque rien n'existait pour déterminer la corruption : point de travail à suer, puisque encore de nos jours un des plus grands géographes a affirmé que la Terre pouvait nourrir quatre milliards d'habitants, tandis qu'actuellement la population du globe n'est que d'un milliard quatre cent quatre-vingt-six millions (connus), et nous avons la conviction qu'à l'état naturel elle peut en nourrir un nombre bien supérieur.

Les tendances de l'homme se portent plus particulièrement vers le naturel, toutes facultés intellectuelles naturelles n'ayant pas encore complètement disparu chez lui; et, de ce fait, aujourd'hui, cette force générique réapparaît pour faire face et s'opposer aux sciences fictives, si nuisibles, et qui sont causes d'aussi formidables désastres.

La Nature n'a point fait l'homme pour être civilisé. Il est impossible de par les conditions de la civilisation, que tous les hommes puissent avoir le nécessaire; et si, d'après le médecin, l'homme adulte, au repos, et suivant la température qu'il subit, perd par ses excrétions, urinations, sudorifications, expirations, excrétions intestinales, etc.

Carbone (ou son équivalent).....	310 gr.
Substances azotées contenant 20 gr. d'azote.	130

pour réparer les pertes énoncées ci-dessus, une alimentation variée comme suit, est nécessaire :

Pain.....	1.000 gr.
Viande de boucherie.....	360
Eau.....	2.000 à 2.500

Mais comme il vit à l'état civilisé, il doit, pour soutenir son travail, doubler, tripler cette quantité, selon la dépense de force qu'il accomplit.

Est-il assuré, de la part de ceux qui s'annoncent comme pouvant faire son bonheur, d'avoir cette alimentation réparatrice en compensation à sa dépense d'activité, et cela journellement?

Est-ce qu'il peut avoir l'air pur, le soleil à volonté ou la lumière autant que cela lui est nécessaire?

Le soleil et la lumière sont indispensables au développement des êtres. La nutrition ne peut s'opérer sans soleil, car sans lui les matières ne peuvent êtres élaborées convenablement. Ceci déjà condamne le système civilisateur.

Quel est le civilisé qui peut objecter et prouver que la civilisation accorde à chaque homme *tout* ce qu'il lui faut pour assurer sa santé pendant la durée de sa vie sur la terre? Il meurt de faim, en France, près de cent mille personnes par an. Non seulement l'homme est privé de moyens d'existence au point d'en mourir, mais la majorité est atteinte de langueur par insuffisance.

Aujourd'hui, dans cette société, il jeûne de toutes ses dents, faute de travail; demain, travaillant et surmené au delà de ses forces, s'il le peut, il se force en nourriture, viandes à l'excès, ce qui occasionne des troubles dans tout le système vital. De là se crée le délabrement qui amène les maladies nombreuses qui accablent l'être humain.

Voici du reste le diagnostic de celles occasionnées par les circonstances précitées :

Dans l'appareil digestif : Fluxion de la muqueuse, état pultacé des gencives, carie des dents, etc.

La salive, devenant acide, dissout l'émail des dents, et la carie commence; les cryptogames, comme des mineurs invisibles, se glissent dans toutes les fissures, et y font des ravages.

Dans l'appareil urinaire, il se développe aussi des cryptogames, qui produisent une exfoliation de la muqueuse.

Dans le cas où sous la moindre influence interne ou externe qui trouble une des grandes fonctions; respiration, sudorification, etc., une congestion rénale se produit, les reins laissent se diabétiser l'albumine qui est en excès dans le sang. C'est ainsi que se détermine très fréquemment l'albuminerie; on sait quel sort cette maladie réserve au malade.

Et ces maladies sont légions, qui sont fomentées par une alimentation soit insuffisante, soit déréglée, et généralement anti-hygiénique. La civilisation ne peut remédier à un tel désordre, d'autant plus que c'est elle qui l'a engendré et le perpétue; tandis que si l'homme était libre en pleine nature, il ne se trouverait nullement dans cette pitoyable situation, ayant autour de lui tout ce qui peut satisfaire ses goûts et lui être salutaire.

Mais n'étant pas libre et ne vivant que dans l'artificiel, il est exposé à un désordre général, et s'il ne s'arrête dans cette voie il est appelé à augmenter ses souffrances, à traîner la plus misérable existence, et à dégénérer rapidement.

Voilà cependant ce que les sauteurs et fumistes civilisateurs décorent du nom de : « PROGRÈS humain »!

Est-ce donc un progrès, d'avoir occasionné la déformation de l'homme au point de nécessiter l'usage des divers instruments exposés dans les vitrines des bandagistes, orthopédistes, herboristes, droguistes, opticiens, ainsi que ces rateliers que l'on rencontre suspendus aux portes des dentistes?

Est-ce un progrès, d'engendrer des anémiques, des épileptiques, des alcooliques, des névrosés, des fous, des scrofuleux, des bossus, des coxalgiques, des paralytiques, et autres difformités humaines, et de crier ensuite par-dessus les toits que la Science vient d'augmenter le Progrès d'une merveille nouvelle : celle de faire se redresser les bossus?

Si nous ne luttions aussi sincèrement contre la triste situation faite à l'homme, et qui nous menace tous, d'aussi jésuitiques bouffonneries ne pourraient que nous faire pouffer de rire.

Les innombrables débilités que l'on rencontre à chaque pas, aux faces allongées, aux yeux caves, au teint blême et cadavéreux, nous sont des signes du Progrès.

Outre les marchands de poudre de riz à badigeonner et de carmin pour remplacer la couleur perdue des lèvres, ainsi que les faux signes (ou bubons de beauté) garnis de trois ou quatre poils, les faux cils et les faux sourcils, la Science fera, à nouveau sous peu, surgir deux nouvelles professions : celle de coloriste [1] pour figures défraichies, et celle de renflouéur de joues enfoncées.

Rassurez-vous, civilisés, grâce à d'aussi puissants moyens vous vous maintiendrez en bon état, et comme viatique suprême la tablette chimique de Berthelot achèvera de vous retaper! HONORÉ BIGOT.

Dans le prochain numéro, j'entreprendrai la publication des maladies déterminées par chaque profession. H. B.

1. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons de source certaine qu'il existe une profession : celle d'*émailleur* sur figure humaine.

Moyennant 150 francs, les civilisés usés par les débauches et les orgies peuvent se faire remettre la figure à neuf. La durée de cet enduit sur la peau est d'environ un mois.

Nous entretiendrons nos lecteurs sur ce sujet, dans le prochain numéro.

SAUVAGISME

Principe primordial, apologétique, régénérateur du naturel; principe de vie tout d'axiomes par la matérialité, l'ensemble des choses de la nature.

Libre développement des hommes, des animaux, des végétaux, en pleine sauvagerie.

L'homme, depuis le Simien son précurseur, le bon, l'homme de l'augerie, le mongoloïde, l'Arya, le Gaulois, ainsi que le moderne, l'homme est le produit de la Nature.

Les premiers ont vécu en état de sauvagerie.

Les modernes sont des sauvages *dénaturés*.

Ils le sont à ce point que leur infériorité sur les animaux est manifeste.

Les non-civilisés possèdent; la sûreté de l'instinct, l'impressionnabilité des sens, la force, la santé, la beauté, la bonté, la douceur.

L'homme sauvage est si bon qu'il ne frappe jamais les enfants; la femme est son égale; ils sont unis par l'amour libre.

« Loin de professer le mépris de la vie humaine, les primitifs avaient horreur du sang et du meurtre. »

P. KROPOTKINE.

Vacher, produit néotérique de la civilisation, en est la véritable expression. Déséquilibré, corrompu, exaspéré et halluciné, il accomplit le mal.

Dans l'humanité vivant en sauvagerie, point de tueurs de bergers, point de bergers même.

C'était l'âge d'or, d'harmonie. Chacun mangeait à sa faim, avait son abri, ses vêtements, gratuitement, sans travail imposé, avec la liberté in-extenso.

Dans cette nature sauvage, pleine de vigueur, l'eau, l'air étaient purs, la végétation luxuriante, la vie bruissait partout.

Tout y était sain : l'atmosphère, la plante et l'animal, sain comme tout ce qui est sauvage.

La sauvagesse enfantait sans le concours du médecin, allaitait ses enfants; instinctivement les comblait de soins, de caresses. L'avortement lui était inconnu.

La femme civilisée chétive et souffrante est esclave; pour manger, elle se prostitue dans le mariage ou dans la rue. Le forceps l'accouche; débile, ne peut allaiter son enfant; bientôt ne pourra procréer malgré l'appétition.

« De là vient cette race informe, abâtardie, d'avortons qu'attend l'orthopédie; de là ces jeunes gens au teint cadavéreux, à la poitrine étroite, au front pâli, à l'œil creux. » BARTHÉLÉMY.

L'amour, pour les civilisés, c'est la dépravation; aristocratie, clergé, bourgeoisie, pratiquent la sodomie, la bestialité, les aberrations les plus monstrueuses.

La religion arbore comme principe que pour plaire à la divinité, il faut s'abstenir du coït, l'onanisme est érigé en principe. Le confessionnal est la principale école de ces vices; moines et béguines s'y livrent avec béatitude et exultation.

En l'an 1534, Ignace de Loyola et ses acolytes du haut de la butte Montmartre consacraient leur immonde compagnie par ces vices honteux avant de partir à la conquête du monde.

Et frocards et mondains, barbares-vampires, s'arrogent le droit de diriger le troupeau humain et de siphyliser les sauvages.

Église, État, famille, sont trois institutions anti-naturelles ainsi que tout ce qui est artificiel.

Bien des contradicteurs, fanatiques d'artificiel, de science, d'agronomie, font cette critique en déclarant que la terre effritée, livrée à elle-même sans culture, ne produirait que des ronces. Ils ne voient la possibilité de l'exploiter que par l'emploi des engrais chimiques, acides phosphoriques, potasses, nitrates de soude, etc., etc.; par le chauffage du sol par l'électricité, en un mot que par l'application du « progrès scientifique et surtout machinisme qui semble devenu leur Dieu ».

Selon eux, point de salut possible en dehors, de ces conditions et ils considèrent le « sauvagisme » comme insensé et rétrograde.

Le sauvagisme pour eux serait la stagnation de la vie humaine, le désœuvrement total, une sorte de farniente, vie sylvatique de gymnosophistes.

Les uns craignent la disette et la famine; lorsqu'il s'en trouve qui veulent bien reconnaître l'état d'abondance en pleine nature, ils observent alors que les ripailles forcées conduiraient à l'obésité, à la procréation exagérée qui amènerait l'obstruction.

Ils ignorent probablement que l'individu ne peut indéfiniment s'alimenter plus que son organisme ne l'exige, et que la faculté de procréer a des limites.

Ils raillent à propos des vêtements *en peaux de bêtes*, sans se douter que les pelisses en renard, les culottes en daim et les bonnets et bottes fourrés de nos riches civilisés ne sont autre chose que des *peaux de bêtes*.

Ils blaguent les cavernes et les huttes agrestes, dont nous serions propriétaires à vie, comme s'ils ignoraient les turnes infectes, les mansardes sinistres, les asiles de nuit, les ponts et la « comète ».

Le Sauvagisme, c'est pour eux, la négation des lois de la physiologie, de la perfectibilité de l'homme, de sa vitalité cérébrale.

Tandis que leur « Progrès » comporte la locomotive, la bicyclette, l'automobile, on ne marche plus; le télégraphe, le téléphone, la pneumatique, plus besoin de se voir; à leurs aliments ils ajoutent du fer, de la chaux, du plâtre, de l'arsénic, du soufre; leur atmosphère n'est plus que d'acide carbonique chargé des exhalations de toutes les maisons-laboratoires que sont leurs demeures, et elle est saturée des atomes de toutes leurs déjections pulvérisées.

Et, par la vertu de leur chimie et de leur mécanique s'ils deviennent scrofuleux, anémiques, épileptiques, phtisiques, syphilitiques, cancéreux, nécroses, rachitiques, paralytiques, culs-de-jatte, bancroches, manchots, aveugles et sourds, mais peu leur importe, ils se déclarent en « Progrès ».

Beaucoup ne voient pas la possibilité de faire l'ensaisinement de la terre; cependant aucun des vautours terriens ne possède un contrat de possession du sol signé par la nature, et dans ce cas il faut bien croire que la propriété individuelle n'est pas indéfectible, et vu dans quelle putréfaction se trouve la société actuelle, une transformation est inévitable, nécessaire, quand les peuples auront brisés leurs chaînes, que toute la ploutocratie aura disparu, oh! alors, populace, prolétaires, plébéiens, ceux de la glèbe, vagabonds ou parias, quand vous sortirez de vos basses-fosses, de vos géhennes, de vos tombeaux, abandonnez les villes aux chauves-souris et aux lézards, les machines à la rouille, les mines à l'éboulement.

Laissez l'herbe envahir les routes, les lignes de chemins de fer, les rues, les boulevards, et la vie reparaîtra de toute part, les collines reverdiront, les monts seront reboisés, la terre refleurir, et à l'ombre des grands arbres, hommes et femmes, vieillards et enfants, nous irons danser en rond.

Aux temps « sauvages », on ignorait la souffrance, on ignorait aussi la haine.

ALFRED MARNÉ.

Devanciers et Contemporains

« *Les grandes lois de la Nature sont* « *immuables, elles conservent sans inter-* « *mittences une valeur toujours la même.* »

DE LA BLANCHÈRE.

« *Quand on dit qu'un état adminis-* « *tratif, qu'une institution prennent forme,* « *que l'on y multiplie les lois, que l'on y* « *perfectionne la police, c'est à peu près* « *dire que les hommes se dépravent, qu'ils* « *font les premiers pas vers leurs* « *ruines.* » GASPAR WILLAM.

« *L'homme ne s'est rien donné, et il a* « *tout reçu.* » ORSE.

« *La Nature a placé dans la force de* « *l'homme, dans sa prudence et dans* « *l'usage de toutes ses facultés, les moyens* « *de conservation et de bonheur qui lui* « *sont accordés.* »

CHARLES-FRANÇOIS DUPUIS.

« *Les premiers hommes, qui se nourris-* « *saient de glands, ils les mangeaient avec* « *joie, et nous mangeons souvent du pain* « *arrosé de nos larmes; mais c'est par* « *notre faute qu'il est détrempé de tant* « *d'amertume.* » GASPAR WILLAM.

« *Le bien-être doit passer même avant* « *l'éducation, car, sans bien-être relatif,* « *l'éducation ne portera jamais tous les* « *fruits qu'elle pourrait donner, qu'elle* « *donnerait dans des conditions plus heu-* « *reuses.*

« *Jamais celle-ci toute seule n'a empê-* « *ché les crimes, les révolutions, le viol, le* « *pillage, tandis que le bien-être, en ren-* « *dant les hommes plus heureux, les* « *rend meilleurs aussi.* »

LÉON DELBOS.

« *Je ne crois pas qu'il y ait un seul lieu* « *malsain sur la Terre, si les hommes n'y* « *avaient mis la main.* » ORSE.

« *O perfidité, ô aveuglement du cœur hu-* « *main qui pouvait jouir du bonheur dont il* « *est environné, et va chercher au loin dans* « *les ténèbres à travers mille dangers,* « *une ombre impalpable, une ombre qui* « *le fuit! Que fait-il pour être heureux;* « *que la santé, qu'une nourriture simple* « *et commune, que pouvoir se baigner, se* « *désaltérer dans un ruisseau, et s'étendre* « *voluptueusement sur l'herbe, aux rayons* « *du soleil levant ou l'ombre des ardeurs* « *du midi.* » VANNIÈRE.

« *Tandis qu'à la Ville, on voit la frivo-* « *lité s'épuiser éternellement en inutiles*

« *efforts pour chasser l'ennui, on trouve* « *partout à la campagne de quoi s'occu-* « *per et s'amuser.* » GASPARD WILLAM.

« *N'est-ce pas qu'elle est jolie notre* « *civilisation? Ne trouvez-vous pas qu'elle* « *a produit de jolis polichinelles?* »

LÉON DELBOS.

« *Washington Irving dit à propos de* « *l'accueil amiral fait à Ensico par les* « *naturels de Carthagène (sur la côte de* « *la Nouvelle-Grenade), qui, quelques* « *années auparavant, avaient subi de* « *cruels traitements de la part des Espa-* « *gnols :*

« Quand nous nous rappelons la « vengeance sanglante et aveugle « dont Ojida et ses compagnons « punirent la résistance naturelle « de ce peuple aux envahisseurs, « et que nous mettons en regard « l'esprit de clémence et de mo- « dération que montra ce même « peuple dans une occasion où la « vengeance s'offrait à lui, nous « avouons qu'un doute fugitif « traverse notre esprit, et que « nous nous demandons si l'on « applique toujours bien à qui de « droit le nom arbitraire du « reste, de sauvages ? [1] **»**

« *Il est difficile de contester que ce* « *doute ne soit raisonnable, lorsqu'on a lu* « *le récit des cruautés diaboliques commises* « *en Amérique par les Européens, lors de* « *l'invasion.* » HERBERT SPENCER.

« *Où a-t-elle abouti, votre civilisation?* « *Où vous ont-ils mené, vos dix-neuf* « *siècles de christianisme?* »

« *Regardez autour de vous, et répondez-* « *moi.* » LÉON DELBOS.

« *Les sauvages sont meilleurs natura-* « *listes non seulement que le peuple de nos* « *campagnes, mais encore que la* portion « éclairée *de nos populations.* »

TACHÉ.

« *Fuyons les palais somptueux où la* « *Nature est gênée, contredite, accablée* « *de chaînes. Ces riches lambris qui re-* « *tentissent du bruit de mille instruments* « *de musique, ces statues d'or repré-* « *sentant de jeunes hommes qui portent* « *des lampes pour éclairer les festins noc-* « *turnes, ces lits mous et étouffants que* « *la fade langueur a dressés. Qu'est-ce* « *que tout cela, comparé aux vrais biens* « *que nous offre la nature libre?* »

VANNIÈRE.

« ..... *pour dissiper les terreurs de la* « *superstition et les ténèbres de l'ignorance* « *il est besoin non des rayons du soleil et* « *de la lumière du jour, mais de l'étude* « *réfléchie de la Nature.* » LUCRÈCE.

« *C'est un crime de* lèse-Nature *que de* « *vouloir la corriger; on ne la violente pas* « *impunément.* » Docteur BERGERET.

« *La Nature nous a destinés à être libres* « *et heureux : il faut, par conséquent, ne* « *pas gêner notre liberté, ne pas rendre* « *notre bonheur difficile.* »

GASPAR WILLAM.

« *La toile, les tissus végétaux, font pour* « *la peau les plus détestables vêtements.* »

Docteur BERGERET.

« *Du moment que la civilisation en arrive* « *à ne plus considérer en toute chose que* « *l'argent, cette civilisation est pourrie, et* « *doit faire place à un autre ordre de* « *choses.* » LÉON DELBOS.

« *Pour que l'homme fût en effet le roi* « *de l'Univers, il faudrait qu'il en fût le* « *créateur, il faudrait qu'il pût assujettir* « *la nature* tout entière *à ses caprices...* « *il faudrait qu'il pût régler la marche des* « *astres, déranger le cours des saisons, et* « *varier le reflux des mers.* »

J.-B. SALGUES.

« *La vérité est un bien auquel tous les* « *hommes ont un égal droit par les lois de* « *la Nature. La ravir à son semblable est* « *un forfait qui ne peut trouver son* « *excuse que dans la* perversité *du cœur de* « *l'homme qui trompe.* »

CHARLES-FRANÇOIS DUPUY.

« *Les maladies épidémiques de l'homme* « *et les épizooties viennent des eaux cor-* « *rompues. Les médecins qui en ont re-* « *cherché les causes, les attribuent tantôt* « *à la corruption de l'air, tantôt à la* « *rouille des herbes, tantôt aux brouil-* « *lards; mais* toutes *ces causes ne sont* « *que des effets de la corruption des eaux* « *d'où s'élèvent des exhalaisons putrides* « *qui infectent l'air, les herbes et les ani-* « *maux. On doit l'attribuer aux travaux* « imprudents *des hommes.* » ORSE.

« *Les sauvages, dispersés dans leurs* « *forêts avec leurs femmes et leurs enfants,* » *se nourrissant des fruits du chêne, ou de* « *la chasse, étaient encore des hommes,* « *avant d'être civilisés. Les solitaires de la* « *Thébaïde, lorsque la mysticité les eut* « *dégradés, n'en étaient plus; et l'habi-* « *tant des forêts de Germanie est plus* « *respectable, à mes yeux, que celui de la* « *ville d'Oxyrinque.* »

CHARLES-FRANÇOIS DUPUY.

« *L'homme naturel aime à jouir; il ne* « *raisonne que quand il n'a rien de mieux* « *à faire.* . . . . . .

« *On attribue à l'esprit, bien des systè-* « *mes qui ne lui appartiennent pas.* »

GASPAR WILLAM.

« ..... *Quand l'homme commence à* « *raisonner, il cesse de sentir!!* »

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

(1) *Companions of Colombus*, p. 115.

L'ILE IGNORÉE

Falères, en entrant dans le cabinet du contre-amiral, salua, se tint debout près de la table-ministre aux cuivres étincelants. Dans les larges fenêtres, par-dessus la tête de son chef, il voyait toute la rade, la lourdeur des cuirassés, posés sur l'eau, l'envol des voiles blanches au large, l'épanouissement de l'horizon dans l'infini. Ses yeux de rêveur nagèrent dans la clarté délayée du ciel marin ; à gauche, les agrès fins d'un trois-mâts lui indiquèrent une sensation de passé, des navigations d'autrefois, longues et dangereuses, gouvernées par le vent.

Mais la voix de l'amiral tirait sa pensée ; il entendit :

— Mon cher enfant, je vous ai fait venir pour vous laver la tête.

— Vraiment, amiral ?

— Oui ; je suis l'ami de votre père, je vous ai connu tout jeune, je m'intéresse à vous : c'est une raison pour moi d'être sévère. Mais enfin, avant d'aller plus loin, je veux me rendre compte des sujets de plainte qu'on a formulés contre vous. Asseyez-vous.

Il posa sur ses lèvres rasées le bout d'un couteau à papier, regarda fixement l'enseigne.

— Oui, le commandant Raymond des Mureaux avec qui vous avez fait croisière sur la *Junon* dans le Pacifique, est mécontent de vous. Non pas qu'il ne vous estime un très exact et très bon officier ; non qu'il ne reconnaisse vos qualités d'énergie morale et physique ; mais enfin il se plaint de singularités dans votre caractère et, ce qui est plus grave, d'un quasi-refus d'obéissance dont vous vous seriez rendu coupable.

Falères dit si tranquillement :

— Je sais ; c'est l'affaire des Marquises...

Que l'amiral s'émut.

— Précisément, et je ne prends pas la chose aussi tranquillement que vous paraissez le faire. Voyons ; le 25 septembre, vous êtes envoyé en mission avec un canot et six hommes pour reconnaître un groupe de petites îles dépendant de l'archipel des Marquises, qui jusqu'ici n'avaient pas été abordées ni par conséquent décrites ; vous vous acquittez parfaitement de votre mission, vous fournissez des notes topographiques excellentes, vous écrivez un rapport qui a été inséré au *Journal officiel*... Mais voilà que, grâce aux vanteries des matelots qui vous accompagnaient, on apprend peu à peu qu'au cours de ce voyage d'exploration vous avez découvert une île qui n'est indiquée sur aucune carte marine ; vos hommes font des récits magiques de la richesse de cet Eldorado, exaltent la beauté et la douceur des indigènes, l'abondance qui règne chez eux... On vous interroge, vous répondez par des faux-fuyants. L'autorité s'émeut, des correspondances sont échangées entre le commissariat et la *Junon*, et tout le monde tombe d'accord qu'il est de la dernière urgence de faire goûter à ces peuplades les bienfaits de la civilisation ; d'ailleurs on était en train d'établir le plan cadastral de notre possession, et il importait que le territoire de l'île y fût compris. Naturellement on s'adresse à vous pour vous demander de donner l'emplacement exact de votre découverte, et alors on se heurte à la plus inexplicable mauvaise volonté de votre part : vous prétendez n'avoir pas établi la position de l'îlot, vous démentez les récits des matelots sur sa richesse et sa population ; on vous commande pour y conduire une expédition, car seul vous avez pu reconnaître les courants de l'archipel et relever les amers indispensables pour se guider dans ce dédale ; mais vous prétextez une maladie et enfin vous sollicitez votre rappel en France. Le commandant Raymond ne m'a pas caché qu'il allait adresser à ce sujet un rapport au ministre de la marine ; cependant, par égard à l'intérêt que je vous porte, il a d'abord voulu que je vous voie et que j'exige de vous une justification de votre conduite ; cette justification, je l'attends ; vous savez que je suis disposé à vous écouter favorablement, mais à vous juger avec sévérité si vos explications ne me satisfont pas.

Falères leva ses yeux rêveurs dans les gris mauves du ciel, et il dit, comme écoutant une parole intérieure :

— Amiral, je vais vous exposer la vérité ; toute la vérité ; vous me jugerez bien ou mal. Je partis en effet le 25 septembre avec un canot gréé en barque, mais qui, en raison des courants qui règnent entre les îles, marcha presque toujours à l'aviron. Je relevai quelques terres où la notion des Européens avait pénétré. Les sauvages qui les habitaient étaient dans un état de barbarie effroyable : l'ivrognerie, le jeu, le vol, les passions les plus honteuses et les plus viles les dominaient despotiquement. Ces peuplades, terrassées sous le joug de chefs armés de vieux mousquets par notre munificence, n'avaient d'autre consolation et d'autre recours que l'alcool horriblement frelaté qui leur est vendu par des négociants anglais. Dans les quelques conversations que j'avais pu avoir avec les indigènes, un nom m'avait frappé : ils le prononçaient avec regret, comme celui d'une patrie perdue ou d'une vertu renoncée. Quelques-uns me montrèrent l'ouest, d'un geste vague et désolé. « *Hawaiki, Hawaiki* », répétaient-ils. En maori, ce mot signifie : « *Le pays qui nourrit* ». L'enquête que je poursuivais fut assez difficile ; à mesure que mes questions devenaient plus précises, les renseignements se faisaient plus confus. On se dérobait. Enfin, grâce à quelques litres de rhum, j'appris d'un vieux chef l'existence à l'ouest d'une terre qu'ils considéraient comme leur lieu d'origine, et d'où ils étaient venus autrefois. Même un soir, avec grand mystère — car il était baptisé et chrétien, — il me montra le promontoire sacré où *les dieux étaient descendus*, les dieux venant de l'ouest avec les peuplades, de la terre bénie qui nourrit : *Hawaiki, Hawaiki.*

» Je résolus de retrouver l'île perdue dans la légende, et je mis à la voile par une brise grand largue qui nous porta rapidement en haute mer. Nous n'avions pas couru quatre heures que des falaises bleuissaient au-dessus des lames. A mesure que nous avancions, des parfums nous accueillaient, frais et légers comme des caresses, la verdure de forêts s'étendaient en moire sur la surface des flots, des bruissements harmonieux frémirent à nos oreilles, et quand nous eûmes mouillé notre ancre des gens sortirent d'entre les arbres et vinrent au-devant de nous en chantant et en dansant.

» J'ai passé là les huit jours les plus doux et les plus nobles de ma vie. L'île heureuse, Hawaiki, la terre nourricière, celle dont le souvenir est demeuré dans la confuse mémoire des Marquésans est un paradis de délices. Les fruits des arbres et du sol, nés sans culture; les poissons pêchés à foison du rivage même ; quelques animaux, qu'ils tuent rarement, à la vérité, suffisent largement à l'alimentation des habitants sans que jamais ils puissent concevoir même l'idée d'un travail obligé, la nécessité d'une fatigue. Ils n'ont pas de partages à faire entre eux parce qu'ils vivent dans la surabondance, et pourtant tout est à tous. Mais si ce fait d'absolue communauté existe, aucune loi ne l'impose ; nul principe formulé ne les étreint ni ne les égare, nulle idée de justice ou d'injustice ne les avilit.

— Amiral, j'avais trouvé *le peuple du bonheur !*

» Et l'on aurait voulu que je me fisse l'assassin de cette joie ! Que je révèle la position exacte de l'île, — qu'un hasard m'a fait découvrir : demain on y aura envoyé un commissaire de marine avec un percepteur des finances... après-demain !... Au lieu de n'avoir qu'à lever nonchalamment le bras pour cueillir le fruit qui rassasie et qui désaltère à la fois, ils seront ensevelis dans les profondeurs de la terre pour en arracher l'or — les anciens m'ont dit que la montagne en renfermait, — pour gagner quelques morceaux de biscuit troués des vers ; au lieu de vivre dans la paresse, l'ignorance et la communauté, ils connaîtront le travail, l'étude, et l'affreux sentiment de la propriété... Je serais le démon qui aurait détruit cet Eden, je renouvellerais l'attentat mythique... Non, amiral, quand ma carrière et mon avenir en dépendraient je ne ferai pas cela !

L'amiral haussa les épaules :

— Vous déraisonnez, mon pauvre ami ; mais je fais appel aux sentiments religieux dans lesquels vous avez été élevé ; ces malheureux sont encore dans les ténèbres de l'erreur, livrés sans doute au fétichisme le plus grossier : pour garantir leur individu contre des malheurs imaginaires, vous contribuez à perdre irrévocablement leurs âmes.

Falères murmura :

— Ils adorent une idole de pierre, plus large que haute, ornée à la base de mystérieuses et bizarres sculptures ; une autre est située, m'a-t-on dit, sur les hauts lieux. C'est une pierre levée à laquelle on sacrifie des fleurs. Leur religion est simple, admirable, favorable : le soleil, la lune, divins époux dont le lit est la mer ; leurs enfants, la troupe des étoiles. On meurt, on dort ; la mort est la fin de la vie, comme la nuit la fin du jour. Y a-t-il un réveil et une aube ? Quelques uns le pensent, les autres n'y pensent pas.

— Enseigne, j'ai trop complaisamment écouté vos enfantillages. Oui ou non, voulez-vous déférer aux ordres de vos supérieurs, et révéler l'emplacement exact de l'île ?

— Amiral, j'ai l'honneur de remettre ma démission entre vos mains.

FRANÇOIS DE NION.

(*Echo de Paris*, 14 décembre 1897.)

AVEUX SCIENTIFIQUES

« Depuis dix ans, les phénomènes atmosphéri- « ques ont été l'objet d'une véritable perturbation.

« Les mines profondes creusées dans l'é- « paisseur de la couche terrestre, les baies ou- « vertes par la civilisation et l'industrie, le déboi- « sement, les accumulations d'électricité, le « déplacement, en un mot des résistances ter- « restres, ont amené une sorte de déséquilibre « dans la pondération qui doit présider aux « productions des phénomènes atmosphériques. « Les grands courants magnétiques n'étant plus « de même nature, ne suivant plus identique- « ment les mêmes espaces, entravés ou attirés « par des appels nouveaux, les condensations se « produisent, les stagnations s'organisent ; et le « vent se déchaîne en tempête, au lieu de souf- « fler par timides rafales ; puis le calme succède « à ce déchaînement subit, privant notre atmos- « phère du seul moyen qu'elle ait de se purifier.

. . . . . .

« Nous subissons le déséquilibre des courants « atmosphériques dû à notre science et à notre « *génie*. Peu à peu tranchées, mines et inventions « électriques, ont eu leur influence sur les « grands phénomènes de l'air. Nous subissons « des cyclones à jet continu, des stases de brume, « des suspensions atmosphériques inalanisables « de toutes les insanités terrestres ; et voilà cer- « tainement les causes de cet empoisonnement « que nous désignons sous le nom de *grippe*, « *influenza, fièvre*, etc., etc. »

(*La Médecine Nouvelle*, 5 février 1898, 1re page.)

Docteur PÉRADON.

En exposant les causes premières des maux qui décèment l'humanité, le docteur Péradon a fait montre d'un rare courage et d'une haute probité, car ils sont peu nombreux parmi nos savants, ceux qui osent dévoiler et toucher du doigt le cancer — civilisation.

Et bien qu'il n'ait poussé plus loin la description des troubles occasionnés par l'établissement d'un état contraire à l'ordre naturel, quiconque en aura suivi l'exposé qu'il fait de main de maître, sera tenu de constater avec lui que les maladies : grippe, influenza, fièvre, etc., sont inévitablement escortées de bronchite, pneumonie, pleurésie ; de même que l'artificiel, fruit de désordre opéré dans la nature, est la cause initiale des amputations, décapitations, parfois même de la dislocation totale des corps humains, de l'asphyxie et de la crémation d'êtres vivants, dans les mines, les usines, les chantiers.

C'est donc en somme un début de désappobation du *Grand courant civilisateur* par un homme conscient et surtout compétent en la matière.

Nous nous refusons à croire que le docteur Péradon admette comme palliatifs tant de maux, la pratique et les ressources de la science, puisque c'est précisément l'extension de la science et du progrès, (divinités actuelles) qui nécessite l'éventrement de la terre, l'extirpation des minerais, le percement des tranchées, l'ouverture des baies, l'endiguement des eaux, en un mot tout ce qui contribue à dérégler l'ordre merveilleux de la nature.

HONORÉ BIGOT.

BONHEUR FUTUR

Voilà le temps venu, où bientôt notre brave peuple français — car il tient essentiellement à être français — ira déposer dans l'urne son bulletin de vote, sur lequel, gravement, il aura apposé le nom du candidat chéri de son cœur.

Tel le locataire qui renouvelle son bail pour trois, six ou neuf ans, notre sincère imbécile renouvellera pour cinq ans son esclavage et sa misère, il mangera un peu moins que précédement — la misère s'accentuant de plus en plus, — ira de temps en temps écouter son bouffe-galette lui débiter quelques insanités, tels que : grève partielle, ou générale (pour plus tard, lorsqu'il ne tiendra plus l'assiette au beurre), impôt sur le revenu, augmentation des salaires, réformes sur réformes, embellissent de sa ville ou de son quartier — ce qui doit joliment lui remplir le ventre, à l'électeur, — en un mot, belles promesses que l'élu chéri du peuple sait fort bien qu'il ne pourra tenir, et dont il se fiche comme de sa première culotte.

Le lion populaire, tout ragaillardi par ces belles paroles, encore le cerveau tout rempli des miracles que ce nouveau prophète vient de lui prédire, rentre chez lui, et raconte à sa compagne que bientôt la vie va changer... on mangera mieux prochainement,... le travail sera plus régulier.... la paie meilleure.... le loyer moins cher.... et, surtout, un omnibus futur desservira bientôt le quartier éloigné du centre, ce qui sera très commode, car populo n'a souvent pas les trois ronds nécessaires pour se payer ce *luxe-là*...

Et pourtant, s'il voulait se donner la peine de réfléchir ne fût-ce qu'une heure chaque jour ; de voir ce qui se passe autour de lui ; de chercher s'il n'est pas une solution, un moyen de sortir de cet enfer, si des hommes plus clairvoyants que lui, qui prêchent chaque jour des paroles de vérité naturelle, n'ont pas mis la main sur le problème après lequel l'humanité tout entière cherche depuis des siècles ; sur cette vérité qui veut que l'homme, sur la terre, soit heureux par le bonheur de tous : que chaque être humain trouve la place qui lui est nécessaire, ses besoins assurés, et ses plaisirs satisfaits.

Cependant cela existe ; il suffit d'un peu de bonne volonté, de réflexion, et surtout de l'énergie puisée dans la volonté de vivre, pour que les vœux que chacun forme soient exaucés.

La terre, cette grande nourricière, n'a pas créé l'homme supérieur aux animaux par l'intelligence, pour que nous ne puissions trouver notre nourriture, notre abri et nos vêtements, sans être pour cela astreints à des labeurs continuels pour arriver à un résultat mille fois plus faible que celui que nous obtiendrions par la simple récolte des produits naturels.

L'homme est arrivé à un tel degré de civilisation, qu'il en est descendu au-dessous des animaux ; nous voyons dans l'univers cette chose incompréhensible pour tout individu qui veut ouvrir les yeux, cette chose qui à nom *Civilisation*, que nos descendants auront de la peine à comprendre ; nous voyons les masses différentes des animaux, vivre, se nourrir, se loger et s'abriter, cela *naturellement*, sans lois ni maîtres, parce que cela est simple, que cela doit être, et que la nature a pourvu amplement à leur existence.

L'homme, au contraire, l'être dont l'intelligence est la plus développée, ne trouve le moyen que de crever de faim, de misère et de maladies, consent à entretenir une infime petite partie d'individus parasites, qui, plus malins ou mieux servis par le hasard, les exploitent, les courbant sous le joug, les pressurant, les avachissant, et obtenant encore d'eux, en plus des jouissances naturelles que la terre produit, et dont ils ont l'abondance et la qualité, des lois, des armées, des polices

et des magistrats; de sorte que nous voyons cette chose bizarre : le crève-de-faim arrêté, jugé, condamné pour s'être approprié une chose que la terre lui donnait gratuitement ; s'appliquant sur lui-même les lois civilisatrices que ses maîtres lui ont demandées.

O logique et beauté de la Civilisation et du Progrès ! Et cela se passe en l'an 1898 de l'ère Républicaine et Crétine !

Peuple courbé, réveille-toi, instruis-toi; la terre produit naturellement et cela sans le concours de beaucoup d'efforts. Il suffit de vouloir, pour reprendre le sol que les exploiteurs se sont accaparé. Fais le calcul de ce qui revient à chacun; pense au bonheur de ton semblable et n'oublie pas que notre devise est : *Tous pour un, un pour tous.* Vivons en communauté des produits naturels de notre sol, nous y trouverons l'abondance, non le luxe factice qui nous entoure et qui ne peut être partagé également entre tous. Nous y puiserons la santé, le bonheur et l'intelligence qui sera d'autant plus vive qu'elle dépendra d'une vie simple et naturelle.

Et que faut-il faire pour cela, diras-tu ?

Presque rien. Nous grouper, former une association d'hommes convaincus, et au prochain jour de la bataille, renverser tout ce qui s'opposera à notre passage dans la société future, et cela sans pitié, sans grâce, avec d'autant plus de haine que nous aurons plus souffert, et que nous aurons hâte de voir la fin de nos maux.

Tous heureux en pleine nature, et sur la terre enfin libre !...

HENRI BEAULIEU.

OPINIONS

Du jour où l'homme a été opprimé, il a cherché à s'affranchir ; de ce jour datent : la Bourgeoisie et le Prolétariat ; si l'homme cherchait déjà sa liberté, c'était bien dans l'espoir de la trouver ; et ces grands mots : La Révolution est proche ; La Bourgeoisie s'effondre ; Le Soleil de Liberté pointe à l'horizon ; — étaient déjà de la plus fraîche actualité. Il n'y a donc que les épithètes qui sont nouvelles : anarchistes, collectivistes, etc.

Pour peu que nous nous dégagions des principes de civilisation pour penser librement, nous nous apercevrions : qu'on ne se relève sans cesse que pour mieux s'enfoncer ; nous constaterions qu'il ne peut y avoir de liberté conditionnelle et relative.

Notre premier cri, en entrant dans la vie, est un désir de liberté, et nous nous rappelons les tourments et les inquiétudes de nos éducateurs, pour nous détourner de cet instinct ; les corrections qui nous a été infligées ; les monstres qui ont été imaginés ; les supplices éternels qu'il a bien fallu devancer et réaliser, tant nos croyances étaient rebelles, pour nous inculper le respect de la propriété ; sans résultat, car, ici le mot « respect » veut dire crainte.....

En réfléchissant, on reconnaîtra que, si l'individu survit à cette mutilation, c'est encore dans l'illusion d'une liberté façonnée et compassée, qu'il ne réalise, du reste, jamais ; mais, c'est pour atteindre ce but chimérique qu'il faut qu'il cherche constamment des dérivatifs fanatiques à ses croyances, et des fissures dans le code : c'est-à-dire qu'il ne peut se débattre dans la société civilisée, sans le mensonge, l'égoïsme, la cupidité, l'intrigue, la trahison.

L'horrible antagonisme auquel nous sommes condamnés, paralyse donc tout sentiment ; et les mots : charité, probité, pitié, amour, etc., sont absolument faux, puisque nous ne possédons qu'au détriment de notre semblable, nous n'amassons qu'en dépouillant autrui.

Nous nions donc toute bonne qualité, pour n'admettre que la férocité mutuelle.

En civilisation : l'honnêteté consiste à dévorer son semblable sans se heurter à la loi.

— Il ne peut y avoir de liberté ou il y a autorité. Au point de vue : civilisation, une autorité n'a de durée qu'autant qu'elle est absolue ; — limitée, restreinte, conditionnelle elle n'est plus que matière à complots et révolution.

Mais l'association la plus anarchique exige une obligation, un devoir, une contrainte, imminnement une autorité avec son accessoire : prêtres, gendarmes, etc.

Est-ce bien une utopie ? ces collectivistes et autres libertaires qui veulent assimiler la liberté avec le progrès, régler, déterminer et imposer le travail ? Admettriez-vous que l'on vous dise : il n'y aura plus de soldats, nous serons tous généraux ! — Nous comprendrions mieux l'autorité absolue.

Nous sommes indiscutablement nés pour être libres, à condition de rester ou plutôt de rentrer dans la nature ; mais nous sommes si imprégnés des préjugés de la civilisation, que, d'abord, nous ne voyons l'homme à l'état naturel qu'avec les défauts énoncés plus haut, qui ne sont et ne peuvent être qu'essentiels à cette civilisation.

La liberté est la raison d'être de la nature, dans tout ce qui est organique, et c'est en arrêtant les caprices de celle-ci que se sont déchaînés tous les maux dont souffre l'espèce humaine ; la civilisation est une plaie que la Science ne fait qu'élargir, et dont le Progrès est la purulence.

Le principe de la Nature étant de produire et reproduire constamment, si nous l'arrêtons dans sa fermentation nous n'avons que putréfaction, c'est-à-dire : fièvres, syphylis, rage, etc. Ces conséquences seront du reste définies dans le courant de cette publication.

Il ne peut y avoir de raison pour que la nature facultative produise cela.

Il ne faut pas croire que la civilisation est la conséquence de notre intelligence, et que pour cette raison nous ne pouvons vivre comme les animaux doués d'un unique instinct ; nous ne voyons, en civilisés que nous sommes, l'intelligence que comme moyen de perfectionner notre situation, sans nous apercevoir que c'est une balance, dont, en modifiant constamment les poids, nous espérons faire abaisser ensemble les deux plateaux.

Nous nous figurons avec effroi l'homme abandonné, perdu dans la nature sauvage ; sans boulanger, sans médecin, sans becs de gaz, sans gibus, sans pince-nez, sans idiome, mangeant des racines ; acculé à l'antropophagie.

L'anthropophagie ? Mais — nous la trouvons dans la plus raffinée civilisation, et ils seraient gras les naturiens turcs qui auraient mangé trois cents mille Arméniens.

Indépendamment de ceux qu'elle mange tous les jours, c'est-à-dire : accidents de travail, le grisou, catastrophes de chemins de fer et de navigation, fièvres, suicides, inanition, fusillades, guillotine, etc., la Société est obligée d'organiser périodiquement des massacres généraux, qu'une autre langage on appelle : répression, défense de la Patrie..... sans compter les enfants, que, jusqu'à l'âge adulte, ne supportent pas la civilisation, dans la proportion de quatre-vingts pour cent.

Et nous sommes bourrés d'instruction, nous avons pâli dans les études pour en tirer ce raisonnement : c'est nécessaire il y aurait trop de monde, la nature n'a pas prévu cela.

A vrai dire, il ne reste, de l'immense nature, que ce que nous appelons la campagne ; c'est-à-dire de petites places découpées cadastralement, dans lesquelles, moyennant force engrais, des privilégiés font pousser quelques plantes grasses ou farineuses. Car il y a longtemps que la couche naturelle végétale est jetée au vent, par le paysan qui cherche à grands coups de pioche, « à l'instar de l'alchimiste », la force initiale productive ; il change de semences, il essaie des plants exotiques il n'obtient plus qu'un produit d'une durée éphémère...

Nous parlons de reboisement, et nous ne connaissons comme forêt que ces taillis enchevêtrés serrés, reliés d'épines et de ronces.

D'abord, c'était un coup désastreux porté à la nature, que de classer et catégoriser les végétaux, séparer et limiter la plaine et la forêt, les herbaces et les arbres.

Avant l'invasion romaine, la Gaule n'était qu'une immense forêt ; on conçoit très bien qu'il n'y avait pas de grandes plaines dénudées, pas plus qu'il n'y avait de grandes forêts massées ; il n'y avait que des arbres, dont l'envergure indépendante couvrait tout un coteau. Il en existe encore un ou deux en France, dont le tronc gigantesque émerveille le touriste, mais qui eussent été bien rachitiques à l'époque ou nous nous reportons. L'espace entre ces grands végétaux était évidemment large, et laissait l'air nécessaire aux herbacés et autres arbustes vivaces, nains ou grimpants. Si le lierre ou autres s'emparaient du tronc, la vigne se dirigeait directement sur les branches, pour aller exposer au soleil ses grappes qui, à cette époque, ne craignaient ni la gelée, ni la grêle, ni la chaleur, ni le phylloxera.

La plupart des herbacés, vivant autour de ces arbres, ont dû disparaître comme eux, ou plutôt ne sont plus considérés, vu leur extrême exiguité, que comme plantes parasites ou nuisibles. ils sont remplacés par des plantes d'importation, principalement des céréales,... ce qui fait dire qu'avant la civilisation romaine et chrétienne, l'homme ne se nourrissait que de glands et de racines.

Mais laissons ce tableau rétrospectif, pour nous hâter de dire que, malgré le délabrement de notre sol, la nature reprend vite ses droits quand on cesse de lui faire obstacle. Le progrès, quel qu'il soit, est la mutilation de la nature ; par conséquent sa destruction est une tentative de suicide inconsciente dont l'agonie est toute une existence.

Abandonnons cette vie d'esclavage, de calculs, de projets, ces luttes de classes. Le progrès dans la nature sera la santé, la vigueur, la beauté, l'amour, le bonheur.

J. MORIS.

Chez la plupart de ceux qui ont admis ces théories, on entend ce prétexte, qui est assez civilisé : que les limites de la vie ne leur permettraient pas d'attendre des résultats. Nous dirons qu'aucun souffle, aucun atome, aucun fluide, ne peuvent s'ajouter à la nature, n'y s'en échapper, et, sans vouloir faire de la métempsycose, les animés, comme les autres organiques, se renouvellent constamment, sans la moindre modification naturelle, toutes choses se corrompent et se pulvérisent, mais se reforment avec la même exactitude. Nous revivons constamment, sans retrouver ce que nous avons laissé antérieurement..... peut-être ; mais nous ne pouvons que profiter d'une révolution qui améliorerait la généralité.

J. M.

DOCUMENTS

EN FAVEUR DU NATURALISME LIBERTAIRE

Voici ce que dit très logiquement, à propos du sentimentalisme obligatoire en Anarchie, Jules Brauez, dans la « Société Nouvelle » (Bruxelles, avril 1893) :

« ..... Les promoteurs de la « mise au « tas » ont dû supposer pour la réalisation de « cette théorie, qu'il suffirait de l'honnêteté « chez chacun des membres du groupe. « Erreur des plus dangereuses, car si cha« cun, pour rester honnête, suit les prescrip« tions de sa conscience, et si la conscience, « relativement à la détermination du bien et « du mal, n'est pas la même pour tous, on « aboutirait à une conflagration générale. « Puis, comment, par qui, selon quelle règle « se fera le « rationnement des objets dont « la production est restreinte » ? alors, que « toute autorité et par conséquent toute règle « est répudiée, ou ce qui revient au même, « chacun n'a pour guide que sa conscience « individuelle et qu'il n'y a pas de conscience « commune ?.....

« .... En attendant, la doctrine anarchique, « invincible quand elle expose les vices de « l'organisation présente, est d'une extrême « faiblesse pour ne pas dire d'une nullité « absolue, dès qu'il s'agit d'établir sur une « base indestructible la société future ; aussi, « ses zélateurs, malgré leur radicalisme, ont « tenu compte de l'impossibilité de baser un « pacte social sur une simple négation ; ils « ont subi la loi commune à toute théorie qui « n'a pas la certitude pour elle : ils aspirent « à remplacer cette théorie pour une autre « se trouvant dans des conditions analogues. « Ils ont *promis*, oubliant que, désormais, « en théorie sociale, il faut *savoir* et non « *espérer*. Le calculateur n'espère pas que tel « chiffre ajouté à tel autre donnera tel résul« tat : *il le sait*. Il faut maintenant non plus « promettre, mais affirmer, au moyen d'une « démonstration défiant toute analyse.... »

Or, nous, au contraire des anarchistes scientifiques, nous avons la certitude — et nous le prouvons — de pouvoir vivre d'après la nature même ; tandis qu'en effet, eux, se basent absolument sur l'espoir que tout être sera consciencieux, sentimental, fraternel en un mot ; mais ils ont oublié ce point qui est d'importance capitale : c'est que tout être humain, de par la loi supra-naturelle — en général — d'essence égoïste, pense surtout à lui-même. La théorie communiste anarchique ne fait, en somme, que suppositions sur suppositions ; crée chimères sur utopies — Rêves ! — tandis que l'état naturel représente un état de choses qui peut exister dès demain, sans aléas sérieux à redouter, — Réalité !

*
* *

George Sand décrit ainsi l'ère primitive :

« ..... Car il ne faut pas oublier, et en ceci « je suis en désaccord avec les Modernes, « que si l'homme arrivant nu et faible ici-bas, « s'y fût trouvé immédiatement environné de « fléaux considérables, de chances de famines, de froid intense et de bêtes féroces, « ce serait un grand hasard qu'il eût pu sur« vivre à tant de causes des destruction, sur« tout s'il était imbécile au point de ne pas « connaître le *moi* et le *non-moi*, c'est-à-dire « de ne pas se distinguer du précipice qui « engloutit, du fleuve qui noie, et du tigre qui « dévore. Pour qu'il aie pu vivre et couvrir « la terre de sa race, il faut absolument qu'il « soit né intelligent, et que son berceau ait « été placé dans des contrées douces, apla« nies, protégées contre les rigueurs des « saisons, par des circonstances géographi« ques particulières, et dépourvues de ces « animaux qui font la guerre à l'homme avec « chance de succès... »

(*Evénor et Leucippe*, pages 137, 138, 139.)

Ces lignes détruisent toutes les inepties colportées journellement par les ignares, et aussi par d'embrumés cerveaux soi-disant très avancés déclarant qu'aux premiers âges l'humanité, il existait batailles, guerres, chefs, prêtres, etc. Or, tout cela n'est qu'un épais tissu de mensonges propagés pour tenter de conserver l'autorité que quelques énergies attaquent chaque jour. Il ne faut point oublier, surtout, que quand ont commencé à apparaître guerres, chefs, prêtres, famines, rachitisme, ce n'était plus l'état naturel mais bel et bien de la pure civilisation.

George Sand dit encore (page 32) :

« ..... L'industrie humaine fait éclore, par « la greffe et le croisement, des variétés de « fruits, de fleurs et d'animaux que le jardin « de l'Eden n'a point offert aux regards des « premiers hommes ; mais ces résultats de « l'art (De l'artifice, dirions-nous. — E. Z.) « sont éphémères. Il faut les entretenir par les « soins de la vie domestique, sinon la nature « reprend ses droits ; la plante et le bétail dé« génèrent rapidement, la variété artificielle « s'efface, et le type sauvage (C'est-à-dire na« turel. — E. Z.) reparaît dans toute sa « puissance. »

Est-ce assez concluant ? Certes, oui.

*
* *

Enfin, Alphonse Karr s'exprime ainsi sur la nature :

« ..... Je ferai à l'homme un autre repro« che : c'est qu'il est la seule espèce où l'in« dividu soit son propre ennemi. L'homme « se prive de lui-même de sommeil, se nour« rit d'aliments qui abrègent sa vie ; les « femmes se serrent dans des corsets, au « point d'embarrasser le jeu de leurs organes, « et même de déplacer les côtes. Les hom« mes, non contents de deux ou trois besoins « réels que la nature leur a imposés, s'en « créent chaque jour de nouveaux, et épuis« sent tout leur génie à inventer de nouveaux « moyens d'êtres pauvres et misérables... »

(*Voyage autour de mon jardin*, page 168.)

Qu'ajouterions-nous de plus à ces éloquents arguments de l'auteur des *Guêpes*, en faveur de l'exercice de la nature sur l'individu ?

Rien, assurément ; car en peu de mots, ces lignes résument tout notre idéal.

ENRY ZISLY.

Et les paresseux, qu'en faites-vous ?

L'homme est né avec un cerveau pour penser, un cœur pour aimer, des bras pour travailler, et des jambes pour se mouvoir.

A l'exercice de chacune de ces fonctions correspondent une satisfaction, un bien-être, que l'on recherche tout naturellement.

D'autre part, l'incomplète ou la non-utilisation d'une ou de plusieurs fonctions pour lesquelles l'être est créé, amène l'atrophie ou la dégénérescence des organes y correspondant.

Le fait est facile à constater dans notre société où l'industrie astreint l'homme à un travail toujours le même.

Cette constatation reposant sur des faits indiscutables étant faite, qui donc osera affirmer qu'on est paresseux de nature.

Quel est l'homme qui, éprouvant du plaisir à utiliser ses facultés, s'y refusera ; et comment pourrait-il le faire en faisant le mal, puisqu'il perdrait l'affection, l'amour de ses semblables qu'on recherche tant dans notre société, au point de détruire toute idée de révolte, toute bonne intention contraire aux principes odieux admis par la majorité, soutiens de notre société barbare.

Le mot *fainéant* n'a été inventé que pour désigner dans notre prétendue civilisation, des êtres qui se refusent à un travail obsédant dégradant et contre nature. Il n'y a pas de gens ne faisant rien ! Le plus grand bonheur étant dans l'exercice de toutes nos facultés.

Notre société marâtre contrariant les instincts naturels, est par ce seul fait, condamnée à disparaître. On ne peut expliquer sa longévité que par une forte adaptation de l'homme à toute façon de vivre ; on renoncera à tout l'artificiel que produit notre époque, quand on aura la satisfaction de vivre complètement en l'état naturel.

En ayant la certitude, je suis naturien, car j'ai l'espoir de vivre ainsi plus heureux que les milliardaires malgré tout leur or.

J. BARIAN.

Communications diverses

— Le n° 4 de l'*État naturel* a paru récemment ; pour le recevoir, s'adresser, à l'Administration du journal, 4, rue Paul-Féval, Paris.

— La *Nouvelle Humanité*, qui porte pour devise : « Art et Nature », va reprendre sous peu sa publication.

— Plusieurs camarades ont l'intention de fonder une colonie naturienne. Envoyer adhésions et cotisations à E. Gravelle, 4, rue Paul-Féval ; A. Fouques, 19, rue Saint-Cyprien, Toulon.

— Les *Naturiens* se réunissent hebdomadairement, 4, rue Paul-Féval et 183, rue Saint-Antoine.

— En vente à la librairie Roffé, angle des rues Flocon et Ramey, les *Tablettes d'un Lezard*, par Paul Paillette, et à la Librairie sociologique, 61, rue Réaumur, Paris.

— A lire : *Entre nous*, par Catherine Parr, la *Mode Nationale*, 29 janvier 1898.

— Le *Naturien* et l'*État naturel* sont en vente à la Librairie sociologique, 61, rue Réaumur.

— Nous portons à la connaissance des camarades qu'un groupe dirigé par les nommés J. Bariol et Louis Martin, portant le titre : « Etat naturel », ayant siégé 69, rue Blanche et actuellement en un lieu dit : le Pavillon sans Dieu, préconisent un *naturisme* bien différent des conceptions naturiennes que nous avons établies au début. A notre avis, il n'existe qu'un ÉTAT NATUREL de la Terre.

Les assidus de ce groupe prêchent un système autoritaire avec ses gardes champêtres, commissaires, gendarmes, etc.

Qui peut inciter ces individus à agir ainsi, en dénaturant avec persistance l'idée naturienne ? C'est ce que nous ignorons.

Les Naturiens.

— Nous ouvrons dès aujourd'hui une souscription en faveur du *Naturien*. Les camarades partisans de la propagation de l'*idée naturienne*, et qui pourraient aider à la publication du journal, sont priés d'envoyer timbres et mandats à l'Administration du *Naturien*, 14, rue des Ecouffes, Paris.

COURRIER

J. BARIAND (*Limoges*), une erreur typographique s'est produite sur les *passe-partout*. J. BRIAND a été imprimé, au lieu de : J. BARIAN.

— Plusieurs *Naturiens* sont en formation en province.

L'Imprimeur-Gérant : GUSTAVE MAYENCE.

Paris. — Imprimerie : 14, rue des Ecouffes.